Prière

Autor(en): **Gérard, R.**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Der Kreis : eine Monatsschrift = Le Cercle : revue mensuelle**

Band (Jahr): **35 (1967)**

Heft 12

PDF erstellt am: **17.05.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-568928

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

PRIÈRE

Noël, Noël,
Descendez du ciel . . .

Descendez, flocons plus blancs de sembler naître du ciel noir, tourbillon fou, doux, inexorable, endormant. Blancheur molle aux caprices inquiétants, transformée en boue d'un beige sale, d'un gris souillé, sitôt posée sur la chaussée.

Ainsi ma peine. J'ai le front collé à la vitre que brouille mon haleine, et ma peine tournoie devant moi comme un vertige. Mon Ami perdu, mon Amant parti . . . Le désespoir se cogne au couvercle plombé de ce ciel fermé, retombe dans l'écoeurement de la bouillasse glacée, remonte, s'affole, se confond avec la précipitation aveugle des flocons fous, des flocons égarés, qui vont, viennent, mous, doux. Assez!

Il est né, le devin enfant . . .

Il est mort mon enfant chéri, mon bel amour, si tendrement bercé de mots à nous: Poussin, Beau-Minet, mon Ami . . . Je t'aime . . . Tant de jolis mots qui nous appartenaient, et tant de paysages . . . Te souviens-tu? Des péniches sur un canal, un bistrot près d'un jadrin, cet étang au soleil d'avril . . Ce sont les paysages qui font le plus mal; ils reparaissent à l'esprit quand on ne les attend pas, comme une photo oubliée tombée d'un album . . .

Mon Dieu! comme je t'ai aimé, mon Amour. Et tu m'aimais bien aussi . . . Sais-tu que j'ai souhaité mourir pour toi? Le genre de bêtises qui t'agacent. Mais, stupidement, les pensées d'un amant tourbillonnent dans la solitude comme la neige entre l'infini et la boue sale. Quand tu étais en voyage, je me tournais et me retournais dans le lit trop grand, trop vide, et j'imaginais: si tu avais un accident! Je me précipiterais; de l'argent quand-même, mon passeport, on ne sait jamais . . . Et puis un avion, un hélicoptère, l'auto-stop, n'importe . . . Mais arriver à temps à cet hôpital où on me dirait : «Il est très mal, mais il vous a demandé.» Et puis prendre ta main, te regarder avec tant d'amour que l'infirmière dirait bientôt : «Il est sauvé!».

Assez ! Assez ! Maintenant, quand j'ai ces folles idées, c'est moi que j'imagine allongé, près de mourir; tu arrives à temps, tu me regardes et tu prends ma main, et je meurs quand-même . . .

Jouez hautbois, résonnez musettes . . .

Nous avons joué, mon cher Amour. Nous avons mal joué, nous avons perdu. Il y avait tout à gagner, il y avait tout à perdre. Je t'ai cité l'autre jour ce poème de Paul Fort :

C'est-y toi qu'a trop tiré,
«C'est-y moi, c'est-y un autre ?
«C'est-y le bon Dieu des chrétiens ?
«Il est cassé. C'est la faute
A personne, on le sait bien !».

Cela n'a pas arrangé les choses. Il est cassé notre beau jouet, notre Amour. Il était fait de matériaux trop fragiles : ton cœur et le mien. On a ramassé les morceaux, on a partagé... Depuis je n'arrive pas à rassembler les miens, à les recoller; des parcelles de ton cœur sont restées, d'autres de mon cœur sont perdues. Ça ne fait rien, ça ne fait même pas mal. C'est comme cette neige, silencieuse, ouatée, désespérante... Ça se transforme en boue grise en touchant la réalité, un Amour... Je me dis quelquefois : «J'ai mal!». Mais non, je n'ai pas mal, c'est cela le pire, je n'ai rien ! Le vide, le néant, l'enfer...

Deux anges sont venus ce soir
M'apporter de bien belles choses...

Tu m'avais apporté ce que je souhaitais depuis toujours sans savoir à quoi cela ressemblait : le bonheur. Et la joie, et la beauté de nos deux corps. Quand nous étions allongés, nus, sur notre lit, avant ou après l'amour, ou dans le sommeil, qu'il était beau ce corps unique formé de deux corps, partant de nos pieds unis, s'évasant jusqu'à nos hanches, jusqu'à nos épaules et nos bras mêlés, portant la double fleur de nos têtes rapprochées ! Et nos corps pendant l'amour... Il ne reste rien de cette beauté dissipée, dispersée, comme des flocons de glace. Nous pouvons vivre encore ensemble, mais quand je te vois nu, je n'éprouve qu'une vague gêne, l'impression d'une promiscuité de collège ou de caserne. Toi et moi ! Tout est laid, la neige tournoie. Je ne désire plus rien, je ne désire plus personne, je ne m'aime plus moi-même...

Comment en sommes-nous arrivés là ? Tu as eu quelques aventures, sans doute, par curiosité, par vanité d'indépendance, mais nous étions d'accord, toi et moi, pour penser que cela n'avait pas d'importance. Et puis tu as cessé de me faire partager tes soucis, tes déceptions, tu as voulu m'en préserver. Un jour, tu as dit : «Dans ma nouvelle situation, nous ne pourrons plus vivre ensemble». J'ai lutté, je me suis acharné, imposé, je t'ai suivi, je t'ai chaque jour reconquis. Et soudain, je me suis senti fatigué, j'ai été tenté de renoncer. C'est cela mon crime, c'est ainsi que j'ai tué notre amour, l'après-midi où j'ai pensé : «A quoi bon ?». Je me souviens, je m'étais réfugié dans une fête foraine. L'étrange impression de marcher dans la foule, les cris, la musique, les lumières, avec des larmes sur le visage. Mais en quel endroit du monde un homme pourrait-il pleurer plus solitairement que dans une fête foraine ? Et brusquement, devant un manège ou un marchand de gaufres, je ne sais plus, j'ai pensé : «A quoi bon ?». C'était fini, je suis rentré, j'ai retrouvé ton visage fermé avec un cœur fermé.

Depuis ? Quelques phrases restent accrochées à ma mémoire : «Je m'en vais, tu m'écriras», «Va-t'en, fais ta valise», «Tu peux venir quand tu voudras; si je suis sorti, prends les clés», mais qui les a prononcées ? Ni toi ni moi, n'est-ce pas ? Et puis j'ai accepté l'amour d'un autre être, et tu as cru, tu as pu croire que je l'aimais. Fou ! Ne t'aimant plus, comment pourrais-je aimer encore ?

C'est ainsi qu'on devient flocon de neige, cristaux glacés, tournoiement vertigineux, incertain, sans but sinon l'échéance inéluctable de la boue sale.

Noël, Noël...

Je voudrais qu'un grand vent de tempête disperse cette neige qui m'étouffe, m'écrase; que ce rideau blanc soit soulevé, balayé, emporté; que les arbres noirs, luisants d'eau, malsains, ces arbres aussi morts que moi, soient secoués, se redressent, vivent, revivent dans le vent; que leurs grands bras nus crient, gémissent

dans la tornade, craquent, et pouvoir crier moi aussi : «Je t'aime... J'ai mal... Viens !... Je te hais... Je souffre, je voudrais mourir... J'ai besoin de toi, je veux vivre !...». Oui à toutes les tortures du vent, aux sottises cruelles de la vie, les branches arrachées, mon cœur battant, souffrant mais vivant; et non à ce linceul, ce néant d'après tout espoir, l'insensibilité, l'amour mort...

Le voici, l'agneau si doux...

Le vent ne se lèvera plus. C'est mon haleine seule qui trouble la vitre. J'ai mal de ne pas avoir mal, j'ai peur de ne plus avoir peur, j'ai froid. Pourtant, c'est Noël, je pourrais demander mon cadeau, comme tous les petits enfants. Petit Noël, déposez dans ma chaussure... Quoi ? Une poupée, un Ami, une locomotive, une panoplie d'homme heureux ?... Non, je n'ai aucune envie. Pas même celle de retrouver mon Ami, mon Amour... Pas même cela. Rien. Pas même l'envie de mourir.

Si, pourtant... L'infinie froideur de la neige m'enveloppe, me pénètre. Je tourne dans le vide, je vole, descends, remonte, toubillonne, m'affole, je vais me mêler bientôt à la boue du trottoir. Pour moi, tout est fini, fini... Mais j'imagine un rayon de soleil brièvement, un instant, échappé des nuages, dorant, bleuissant la neige; et je pense qu'au delà du ciel noir il y a pour d'autres un ciel bleu, de la lumière, des immensités de neige brillante, craquante, chatoyant de toutes les couleurs du prisme. Et dans l'air vif, dans la joie, des Amis se tiennent par la main, se sourient, espèrent, craignent, souffrent, vivent...

Alors, mon Dieu, je n'ai plus que cette prière à vous adresser, la dernière, la prière d'un être mort qui mettra peut-être longtemps à mourir. Pour tous les vivants, mon Dieu, déployez votre grande bannière dans le ciel bleu, laissez-là flotter et claquer dans le vent pur, si fort que je puisse l'entendre dans ma nuit; déployez la bannière de joie sur laquelle vous avez écrit en lettres d'or cette phrase dont j'ai oublié le sens :

Paix sur la terre aux hommes de bonne volonté.

R. Gérard